

Suite de la page 7

La journée du 6 mai 1991 à l'Université comme si vous y étiez

10 000 âmes, observe un silence de mort. C'était impressionnant et inédit, de mémoire d'étudiant. Bientôt c'est noir de monde devant la chancellerie. De l'Esstic à l'Amphi 700 jusqu'à la " nouvelle-vieille " bibliothèque en passant par l'Amphi 300, les Parlementaires ont investi les lieux et chantent, tous assis. En face, sous le manguié à côté de la chancellerie, la centaine d'étudiants de l'Auto-défense qui se disputent. Ils chassent leur responsable qui était au Parlement tout à l'heure. Lui reproche-t-on d'avoir échoué dans sa mission de provocation ?

Le Chancelier arrive peu avant 15 heures, mais va d'abord dans ses bureaux. Longue attente des Parlementaires toujours assis, et décidément en supplément de forme physique. Ils n'arrêtent pas de chanter : " liberté, liberté, Dieu Tout Puissant, nous serons libres bientôt ", ou " Mbéré di soffa, Paul Biya di chop Moni " ou encore " Paul Biya docteur de quoi ? Paul Biya Docteur du vol ". Ils scandent aussi : " Moulen démissionne, Owona démissionne, Asso'o au feu : et encore libérez Scharkopf, libérez tout le monde ", et bien d'autres dans le même genre féminin. Margaret Thatcher est très vivement applaudie. Les gendarmes veulent aider les leaders à maintenir l'ordre, amis les Parlementaires protestent dans un bal ensemble. Ils lassent tomber : au fond, on n'avait pas besoin d'eux.

Ressort enfin le Chancelier. Il a déjà adopté sa tactique : laisser les étudiants se fatiguer. C'est facile avec une telle foule, mais sans compter avec la détermination des parlementaires. Il discute avec les leaders, chacun à son tour. Après avoir ainsi usé longtemps de l'énergie des gars, il consent enfin à s'adresser directement à eux, porte-voix en main. Mais après 15 minutes, on commence à comprendre qu'il ne dira rien. C'est la langue de bois à l'état pur. Il use et abuse du conditionnel, cherche le moindre point d'accord avec les étudiants et s'y accroche désespérément. Excédé, un leader du Parlement prend parole et après avoir exposé les antécédents de ce rassemblement massif devant la chancellerie, déclare que les étudiants ne se sentent plus en sécurité au sein même du campus. " Quelles mesures concrètes prenez-vous, demande-t-il alors, ici et maintenant, pour nous garantir notre sécurité ? "

Au lieu de répondre à cette interrogation, voilà notre Chancelier qui se lance dans un autre discours poétique, comme depuis ce matin : " Vous savez, chers étudiants, le problème de sécurité au sein du campus est un problème très grave. Nous ne devrions pas en faire un sujet d'amusement. Ce problème est si grave que chacun de vous devrait y travailler, partout où il se trouve quand le vice de l'espionnage vous tient, il vous tient et peut être doit on considérer ce que vous faites en ce moment comme une longue récréation et tout le tralala. Au premier bruit, il abandonne la question pour parler de la politesse et du respect des aînés. C'est clair à présent, on n'en tirera rien.

Léger flottement dans la foule, dont la pression a auparavant obligé le Chancelier à libérer 3 ou 4 étudiants qui étaient détenus à la chancellerie. Devant la stupeur de la foule qui vire déjà à la colère, M. Moulen s'empresse d'expliquer que ces étudiants étaient venus eux-mêmes lui demander de les protéger. Voire le Chancelier paraît s'il écoutait comme nous, un peu plus tard, le témoignage de deux de ses " protégés " devant tout le Parlement.

Car maintenant, il s'agit de redescendre à " Bassora ", le lieu de rencontre. On n'attend plus que certains leaders qui discutent avec le Chancelier dans son bureau. Cette descente se fera dans une liesse sans pareille. Les Parlementaires invitent les spectateurs en leur offrant des branchages. Ceux-ci n'hésitent pas à entrer dans les rangs. On crie, chante, danse. Allez savoir pourquoi autour de 17 heures, la 2ème session de cette mémorable journée commence. Les leaders félicitent les combattants pour leur discipline et leur endurance ; personne n'a mangé depuis ce matin, mais personne n'a faim, dit l'un d'eux, puis on en vient au rapport de la réunion avec le Chancelier.

Après d'autres informations dans le même registre, le mot d'ordre à respecter tombe : l'opération " campus mort " qui était prévue pour le lundi 13 mai commence à l'instant. Alors, les combattants ne se contentent plus de lever le poing, signe d'assentiment. Mais crient leur adhésion totale à ce mot d'ordre des débrayage des cours il faut gérer cette explosion, ce qui explique que les orateurs restent à la tribune à parler d'autres choses.

Il est bientôt 18 heures et le dernier orateur parle de l'insécurité des étudiants que la nuit entraîne avec elle. Il déclare la session close, et tout se passe vite, plus vite que depuis ce matin. On remarque que les combattants qui sont à Obili colline de la chapelle et qui aperçoivent grâce à leur position les arrières de la foule côté campus, on remarque donc que ceux-là esquissent un mouvement de fuite. L'orateur de l'instant réussit à calmer les gens. Il se demande visiblement comment organiser un départ ordonné quand une grenade lacrymogène survole la foule et va échouer à quelques distances. Une vague de panique commence à planer mais, très dignes jusque là, les parlementaires commencent à bouger. Une autre grenade, la panique se précise et, tout droit sur la foule, côté CRADAT. Imaginez le sauve qui peut dans ce rassemblement paisible de plus de 20 000 personnes.

Comme rien ne se fait plus ensemble dans ce genre de situation, je ne vous dirai que ce que j'ai vécu. Avec une partie de la foule, j'ai couru sur la voie qui mène au Complexe universitaire en zigzaguant entre les minis cités. J'ai vu des étudiants foncer tout droit vers le lac recouvert de verdure. Une fois, en ressortant sur la voie, je me suis retrouvé à l'arrière de la foule. A un coup de feu tiré derrière nous, j'ai vu s'écrouler un étudiant, l'épaule en sang, étendu

près d'une flaque de boue, qui ne bougeait plus. Un vieux clou m'a accroché, me blessant dans le dos. Bon an mal an, j'ai couru chez un de mes amis étudiants. Grâce à Dieu, il était arrivé par un autre chemin juste avant moi, tout aussi essouffé.

Nous avons rapidement changé nos vêtements couverts de boue avec les siens. Il a désinfecté mes blessures qu'il m'assurait profondes à l'alcool. Un pansement sommaire et en avant ! Nous essayons de sortir de Bonamoussadi par Obili. Nous voyons alors une centaine d'étudiants arrêtés sur le centre même de " Bassora " qui se roulent dans la boue sur les injonctions des hommes en tenue, ils sont fouettés en même temps. Nous voyons un étudiant blessé qu'on emmène vers le campus. En nous gardant de passer près des farouches militaires, nous rasons les murs pour déboucher sur la route d'Obili. Au fond, ce n'est pas aussi difficile que nous l'avons pensé. A mi pente de la colline, je me retourne et... horreur ! C'est un spectacle ignominieux : des corps sont éparpillés là-bas, sur les pistes qu'on emprunte les fuyards. Les hommes en tenue sont occupés à les soustraire au plus vite de la vue. Des étudiants sont repêchés du lac, certains les plus nombreux, vivants, et 2 ou 3 bastonnés. C'est l'enfer. Les par. Voilà pour le film d'épouvante coté officiel, car ce n'était pas fini. Mon étudiant d'ami et moi parvenons à Obili. Un peu en amont de la chapelle, il se dépêche de me rappeler que nous sommes dans le fief de l'Auto-défense. Il me le disait encore. Quand je remarque un étudiant qui demande tranquillement leur carte d'identité aux fuyards, et plus trois, sept, tout un groupe d'autres faisant la même chose le long de la route. Ils ont déjà interpellé pas mal d'étudiants. Ils opèrent discrètement mais bientôt, les parlements... se faisant nombreux, ils passent à l'action ouverte et brutale. C'est la course poursuite dans le quartier. Couteaux, machettes, gourdins et autres sortent miraculeusement des maisons. Je me retrouve avec mon ami et un autre étudiant dans une broussaille. Nous sommes entourés de trois fosses d'aisance puantes dont une juste devant nous, à ciel ouvert. Et là, nous en avons entendu, je vous jure. Les étudiants de l'auto-défense, souvent aidés par la population du quartier, qui traquaient en les maudissant les parlementaires. Eux les appelaient les " anglo bami ".

C'était un péché capital, d'être anglophone ou bamiéké. Ils pestaient contre eux comme s'il s'était agi de mouches ayant troublé avec in peu d'insistance leur repas. Ils leur promettaient l'enfer en jurant de les capturer jusqu'au dernier. Et quand ils en prenaient un, ils jubilaient.

J'ai entendu un étudiant supplier un autre étudiant comme un supplicé son bourreau. J'ai entendu des cris inhumains qui vous percent le cœur quand vous en avez un. Sortis des gorges fragiles d'étudiantes dont le crime consistait à être bamiéké, anglophone, bassa. Ces cris glaçaient d'une indignation douloureuse et sans bornes. Tapis dans notre broussaille, notre stupeur était au comble quand ces gens de l'auto-défense ordoonnaient à leurs victimes : " parlez bété. Allez parlez bété tout de suite ! ". Les malheureux ne pouvaient pas ? Alors, la torture reprenait du plus belle. Et ces cris, mon Dieu, ces cris.

Nous en avons entendu des aigus et des graves. Que faisait-on à ces étudiants, ces " anglo bami ? Quoi qu'on leur fit, on opérât tranquillement en prenant son temps, sous les yeux hideusement complices de la population par ailleurs truffée de gendarmes, militaires et autres hommes de la garde présidentielle toute proche. Trois cent mètres plus bas, les hommes en tenue se chargeaient d'humilier de torturer, de tuer des jeunes garçons qui s'étaient rassemblés sans aucune intention de violence. Ici, d'autres étudiants, parce qu'ils étaient Bété et aidés par le silence ou la participation de la population, se chargeaient de ceux qui réussissaient à échapper aux hommes en tenue. C'en était trop. A la faveur de la nuit et avec l'aide d'une bonne mère qui montrait des chemins détournés à d'autres étudiants cachés comme mes deux amis et moi, nous sommes sortis de cet enfer en escaladant une assez haute clôture. Debouchant au Lycée de Biyemassi et parlant de foot-ball pour avoir l'air de rien. Mais mon troisième compagnon tremblait toujours comme une feuille, nous avons marché jusqu'à " Vox Dei " avant d'emprunter un taxi. Le conducteur nous a parlé de contrôles de police au carrefour d'Obili et à Melen, mais nous n'en avons pas rencontré. En attendant, j'ai vécu en direct l'intégration nationale. Qui dit mieux ?

Senkwe P. Modo

Le Messager
des
CAMPUS

COMMUNIQUE

Les étudiants désireux d'envoyer des contributions au MESSAGER DES CAMPUS, sont priés de prendre attache avec la rédaction du journal, ou de faire parvenir leurs textes à l'adresse suivante : lemessengerdescampus@yahoo.com

La publication des articles reçus reste, quant à elle, soumise à la stricte appréciation de la conférence de rédaction.

La Rédaction